«Daewoo» au Grand Théâtre les 30 novembre et 1er décembre

Que du Bon!

Sœur jumelle du roman à succès de François Bon qui décrit le sort brutal de femmes mises au chômage à cause de la malgérance d'un PDG malhonnête, «Daewoo», la pièce a séduit de suite le directeur du Théâtre de la Manufacture à Nancy. Charles Tordjman n'en est d'ailleurs pas à sa première collaboration avec l'auteur.

Charles Tordjman, metteur en scène de «Daewoo»: «Je ne détiens pas les solutions, mais le théâtre est là pour relever la tête et dire aux gens qu'on peut rêver plus haut, rêver plus digne, rêver plus fort»

Claude Neu

Echange de propos en Avignon, où le spectacle eut beaucoup de succès.

Le Jeudi: «Avant toute chose, une explication s'impose quant aux révélations sur l'ex-président de la société Daewoo. François Bon a-t-il lui-même fait les recherches ou s'est-il basé sur celles d'un autre investigateur?»

Charles Tordjman: «En fait, François Bon n'a rien découvert. Tout avait déjà été révélé par *Le Monde* et *Libération* et particulièrement par le journaliste Denis Robert qui avait réalisé un documentaire assez exemplaire sur l'affaire Daewoo. Simplement, en réentendant tout ça sur une scène, dit par des actrices, ça prend tout à coup des effets et un relief assez forts.»

Le Jeudi: «A Luxembourg, on a tendance à analyser les révélations de monsieur Robert avec beaucoup de prudence, surtout après l'affaire "Clearstream"...»

C. T.: «Pour être franc, pour moi en tant que metteur en scène, les révélations n'étaient pas l'enjeu central du propos. Celui-ci était était de prendre le texte de François Bon et de prolonger des voix de femmes qui ont été rasées, balayées, effacées par le chômage et la précarité en leur donnant de l'écho. L'idée était de s'opposer à une comptabilisation du chômage. L'économie est devenue un Dieu contre lequel personne ne peut rien. Tout le monde doit se plier. Sauf qu'on oublie que lorsqu'on a fait les comptes, il y a des gens qui sont au sol et risquent d'être totalement exclus. Il y a des vies explosées.

Ce qui m'intéresse plus que d'accuser le PDG de Daewoo, c'est de m'attacher à l'humanité lorsque l'économie nous appelle à l'inhumanité. C'est une chose assez paradoxale, mais je crois que nous vivons une époque où l'économie fait la guerre aux humains. Je ne détiens pas les solutions, mais le théâtre est là pour relever la tête et dire aux gens qu'on peut rêver plus haut, rêver plus digne, rêver plus fort.»

Le Jeudi: «Qu'est-ce qui vous a le plus touché dans le texte? Plutôt le fait que votre région soit touchée par tant d'injustices ou que des femmes fassent les frais de ce scandale?»

Langue de bitume

C. T.: «Etant Lorrain d'adoption depuis plus de quarante ans, je suis très attaché à cette région. Je l'aime parce que les gens y ont tout fait, tout construit. Daewoo était un vrai espoir qui s'est effondré après d'autres effondrements. Ce qui m'a révolté, c'est que les collectivités publiques ont prétendu à la fin avoir récupéré leur mise. C'est inhumain, parce qu'on a quand même perdu des vies humaines là-dedans.

Je ne suis pas là pour brandir le drapeau rouge mais surtout pour faire un signe de fraternité à ces femmes. J'aimerais pouvoir leur dire: "Ce spectacle est pour vous. C'est un hommage à votre dignité, à votre beauté, à votre combat"... Et que le théâtre puisse être d'aujourd'hui, pour des gens d'aujourd'hui et fait avec des gens d'aujourd'hui, cela me donnera peut-être la force de monter Molière demain.»

Le Jeudi: «Je suppose que votre collaboration avec François Bon est due au fait qu'il est un des seuls auteurs contemporains à éviter le nombrilisme et à s'occuper vraiment du social?»

C. T.: «Nous les artistes, nous n'avons pas toujours tenu compte de la façon dont on peut nouer le lien social. C'est un lien qui s'est brisé en entraînant aussi une fracture culturelle. François Bon a la capacité d'aller soulever des trappes dans le monde où il ne fait pas clair, où il y a des abandonnés.

J'ai travaillé avec lui et avec des sans-abri, des RMistes. On a travaillé sur le chômage et sur la manière de représenter le travail au théâtre. Ce que j'aime chez lui, c'est une question de fond. J'aime sa façon d'écrire, cette façon très rythmée, très brisée, qui s'appuie sur les rythmes du monde. On a l'impression, quand on lit François Bon, qu'on a des paysages sous les yeux, qu'on voit les villes. Qu'on entend les voitures, les machines, la télé, donc notre monde. J'aime que ce ne soit pas seulement une langue qui surfe ou qui glisse sur le monde, mais une langue qui est vraiment incarnée dans le monde. Elle sent le bitume, le parking et les caoutchoucs des voitures autant que la vitesse.

Et ma plus grande joie, c'est que nous avons fait à Nancy ce que nous appelons un bout-à-bout. En présentant toutes les scènes à des femmes de chez Daewoo, d'autres ouvrières et des gens au chômage. Et ces gens étaient bouleversés à la fin. Mon plus grand plaisir a été de pouvoir les rencontrer et de les prolonger maintenant au théâtre.»

** «Daewoo» de François Bon, coprod.: Théâtre de la Manufacture/ Centre dramatique national Nancy Lorraine, mise en scène: Charles Tordjman, avec: Christine Brücher, Julie Pilod, Samira Sédira et Agnès Sourdillon, au Grand Théâtre, Luxembourg, les 30 nov. et 1er décembre, 20.00h, tél.: 47.08.95-1.*

Sortie livre aux Editions Le Phare

Putsch à Esch!

«Mythos Esch, fragments de 1950 à 1962», un livre captivant de 144 pages d'Ed Maroldt avec des photos en noir et blanc de Aschman, Krier, Mey, Nickels, Prospert, Schroeder et Urhausen. Témoignage réussi du dynamisme et de la joie de vivre d'Esch dans les années de l'après-guerre.

Katja Rausch

Mince, comme c'est barbant de lire un livre sur la ville d'Esch. Et d'ailleurs, pourquoi perdre son temps avec quelque chose qu'on connaît déjà? Surtout nous, «Staater», «Miseler», «Eislecker» ou français limitrophes, nous savons pertinemment bien ce que c'est que la Minette luxembourgeoise, et encore mieux, qui sont ces énergumènes bizarres appelés «Minettsdäpp». C'est connu. Ce sont des bagarreurs, des vulgaires qui parlent haut et fort, point final. Eh non, détrompons-nous! Voilà que le livre d'Ed Maroldt nous sauve de nos propres préjugés et des idées reçues de la ville où «*la poussière se posait comme un voile sur le linge dans le jardin et qu'on acceptait comme du sel dans son pain quotidien*». Quelle est donc l'essence voire l'identité d'Esch? La nature de l'esprit, de ce souffle qui a contribué à la prospérité du Luxembourg et dont Esch profite encore actuellement, loin de ses soufflantes traditionnelles?

Mythe démocratique

Fidèle au langage brut des gens du sud (bravo, voilà encore un préjugé!), Ed Maroldt ne se perd pas dans des pavés pseudo-historiques, mais nous donne sous forme d'un photo-roman en noir et blanc du réel, du palpable.

La présentation est vivante et rythmique, et le ton amusé et affectueux cache bien un important travail de recherche. Ses nombreux portraits courts montrent que Esch c'est l'histoire de ses habitants. Rencontrez le Dr. Erni Wenner, légendaire médecin à Arbed Belval, avec son feutre légèrement incliné, sa cigarette, sa 2CV et sa réplique connue du tout Esch: «*Toi, je te connais seulement nu comme un ver*» («*Ech kennen dech nëmme plakeg*»). On se réjouit de retrouver côte à côte, l'institutrice Louise Jacobi et Henriette Clément-Besseling, fondatrice du Foyer de la Femme ou bien Josette Jaminet, première Miss Luxembourg en 1957. Oui, le mythe est démocratique, il n'exclut pas.

Gigoter au rythme du Boggie Woggie ou shaker ses hanches en swinguant, voilà ce qu'était Esch. Les plaisirs simples de la vie. On découvre ou redécouvre un endroit légendaire après l'autre: du Bernardo à l'Astoria, en passant par Viola et Hein. Retrouvez les stars locales comme les footballeurs Pascucci, Steffen (Poli Steffen) ou bien les onze Mond (Emile Mond et ses dix fils étaient l'équipe de foot la plus célèbre).

Mythe multi-forme

Que de mémoires ! Que de passions ! Et c'est précisément la mémoire du mythe, investie de valeurs affectives très fortes, qui conduit à l'identification et à la structuration d'une communauté. Culture minière, sportive, religieuse ou bien tradition du bistrot, de la famille italienne, du clan, autant de coutumes que de communautés. Le mythe présenté par Maroldt est malléable et multiforme. Il raconte le beau et le moins beau. La grève de 62, les accidentés ou morts à l'usine ou pourquoi Raymond F. assassinait en 1950 sa fiancée Nanny G. enceinte avant de la jeter avec son sac à main contenant un rosaire, dans la Moselle. Projecteur sur le Tour de France en 50, le match légendaire Jeunesse-Real en 59, Josy Barthel, Charly Gaul ou bien la visite en 54 de la star Germaine Damar. Nul besoin d'aller au Ritz à Paris! Hemingway avait passé le Réveillon de 1944 à l'Hôtel de la Poste à Esch. Et toc!

Mythos Esch réussit à créer un mythe collectif en passant par des mythes personnels. Réaliste, triste, amusant, poétique et cruel, le livre est une véritable mine d'informations sans prétentions.

Allez, profitez de ce temps maussade, préparez-vous un chocolat chaud avec un morceau de *Schuedi* et plongez dans le monde des «*Firwetztuten*» (*cornet à surprise*), des trottinettes et du Rock'n'Roll Ce seront probablement vos douze années les plus agréables passées en moins d'une heure. Devenez témoin du plus grand putsch du pays quand l'image mythique usurpe l'histoire et *Mythos Esch* nos préjugés.